

fance avec toutes ses gracieuses folies ; puis elle arriva à la dernière année, à cette dernière année qui l'avait faite jeune fille d'enfant qu'elle était, et qui lui avait appris la douleur.

Alors, songeant à tout ce qu'il y avait d'irrévocable dans ce qui faisait son amertume et son deuil, elle tomba à genoux, elle pleura, elle demanda pardon à Dieu ; et comme elle sentait redoubler toutes les angoisses de son pauvre cœur au sein de ces lieux remplis de son amour, elle s'écria en sanglotant : — O mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir en paix là-bas ? Que suis-je venue faire ici ? Pourquoi donc suis-je revenue ? Elle pleura longtemps ; enfin, elle s'assoupit dans sa fatigue et ses larmes.

VI

L'automne s'approchait avec tout le cortège de ses mélancolies, pâles fantômes que le vent pousse en son tourbillon, ou que la nue roule au fond du ciel dans un flottant linceul. Une vague tristesse s'était emparée de la famille entière ; plus de joie, plus de gaieté, plus de charmantes folies. Chacun gardait sa peine ; et personne n'osait soulager son âme en en versant le trop-plein douloureux

dans une confiance. C'était un mutuel silence, presque une défiance réciproque : c'était une réserve qui allait jusqu'à la gêne ; tout le monde souffrait, Amélie se mourait.

Elle ne se dissimulait rien de ce que sa situation avait d'épouvantable ; elle buvait toute l'amertume du calice. Après quelques jours, elle avait dû s'apercevoir des préventions instinctives de sa sœur : alors elle fit un effort continu pour éviter de plus en plus de se trouver avec Raymond ; mais cette affectation même trahissait son secret : elle le sentait, elle pleurait des nuits entières, et elle s'écriait de nouveau : — Mon Dieu ! mon Dieu ! que ne m'a-t-on laissée mourir en paix là-bas ? Pourquoi suis-je revenue ?

Caroline, au milieu de ses pressentiments incomplets, trouvait bien parfois une grande compassion et une affectueuse pitié ; mais elle n'avait pas une générosité de tous les instants, et quelques mots amers blessaient sa pauvre sœur comme des coups de poignard ou irritaient Raymond jusqu'à le désespérer. Madame Armand ne savait que pleurer et déguiser ses larmes.

On ne dormait plus guère au château ; chaque nouvelle aurore mettait en présence des fronts plus fatigués et plus tristes, et chacun cherchait curieusement dans le regard de l'autre sa pensée, sa veille et sa douleur. Plus tard, tout le monde finit

par se comprendre sans parler, et rien n'était affreux comme cette révélation involontaire et tacite qui mettait à nu et en présence, pour en faire une commune misère, les souffrances de tous.

Oh! comme alors Raymond maudit sa coupable faiblesse! Toutes les tortures dont il était le témoin venaient de lui, patient à la fois et bourreau; de lui, qui, pour n'avoir pas su vouloir, avait entraîné dans la fatalité de son imprévoyance tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il eût voulu faire heureux!

Un jour vint où la pâleur d'Amélie effraya tous les yeux, comme un sinistre avertissement de la mort. Ses joues étaient horriblement creusées; ses yeux, cernés d'une teinte bleuâtre et bistrée, semblaient voiler douloureusement des ardeurs fatales et mystérieuses; sa bouche, où le sourire avait été jadis plus doux encore que rare, se contractait et se crispait sur ses dents qui claquaient dans la fièvre. Le feu caché de la langueur circulait activement dans ses veines.

Elle éprouvait un besoin nerveux d'agitation et d'exercice; puis, à la moindre impression morale, pour un mot, pour un regard de sa sœur, pour avoir rencontré ou craint de rencontrer Raymond, au détour d'une allée, sur le seuil d'une porte, tout son sang reflua au cœur; elle était forcée de s'arrêter, elle croisait les bras sur son sein; et, à chaque instant, il lui semblait, tant les palpitations avaient

de violence, qu'elle allait sentir éclater quelque chose au fond de sa poitrine. Les inquiétudes augmentaient; on n'osait pourtant pas lui proposer de veiller à son chevet, et son désir inquiet de solitude rendait plus difficile encore l'œuvre des soins de tous les jours. Un soir Raymond découvrit dans ses yeux des signes inquiétants; il craignit le délire, mais il se garda de parler de ses craintes, de peur que la nuit n'eût pour lui que des confidences involontaires. Il se promit bien d'ailleurs de veiller lui-même jusqu'au jour.

Quand tout fut calme au château, et que peu à peu toutes les lumières se furent éteintes, il sortit sans bruit; il s'avança dans le jardin et s'arrêta sous les fenêtres d'Amélie. En s'aidant d'un peuplier qui grandissait à côté, il lui fut facile d'atteindre à la balustrade; là il s'assit en dehors sur l'entablement de la croisée. Une lampe veillait dans la petite chambre. Amélie était assise plutôt que couchée sur son lit; elle ne dormait pas, elle avait les bras hors du lit; elle se tordait convulsivement les mains dans la fièvre. Son regard était fixe et ardent; pâle, ses longs cheveux noirs déroulés sur son épaule, elle était belle de toute la beauté de la douleur.

Raymond sentit son cœur se fendre, il pleura, et je ne sais quel amour, ignoré de lui-même, mais désespéré comme la mort, amour inconnu, dévorant et sombre, emplît confusément son sein tout gonflé

de sanglots. Amélie se leva bientôt; elle fit lentement quelques pas, et revint s'agenouiller sur le lit. Tous ses mouvements étaient saccadés ou convulsifs; Raymond ne pouvait s'y tromper: c'était le délire. Il allait briser un carreau pour pénétrer dans la chambre, lorsque Amélie, tournant lentement la tête, comme par une intuition de la fièvre, sembla le voir au milieu des ténèbres où il s'était caché, et murmura d'une voix harmonieusement plaintive: — Raymond! Raymond! je t'aime! — Alors elle s'affaissa sur son lit, le calme lui revint, elle sembla dormir; Raymond passa toute la nuit à veiller son sommeil. Le lendemain, Amélie n'était qu'un peu plus faible; mais elle n'avait pas de souvenirs. Ce fut ainsi pendant plusieurs jours. Raymond revenait chaque soir à la fenêtre. A minuit, la pauvre mourante lui jetait son douloureux aveu: — Raymond! Raymond! je t'aime! — et lui ne s'endormait que vers le matin d'un sommeil épuisé, quand il la voyait en repos. Une fois, à l'heure où elle avait coutume de se lever, Amélie marcha jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Raymond se trouva face à face avec elle. Elle ne sembla pas le regarder, mais elle lui tendit la main et lui dit de cette voix qu'il connaissait déjà: — Raymond! Raymond! je t'aime... et je vais mourir. — Raymond éperdu, se laissa conduire par elle. Elle s'assit au bord du lit; ses cheveux floffaient épars sur son peignoir blanc; ses yeux étaient fixes et

comme plongés dans une contemplation intérieure. — Raymond, dit-elle encore, ton baiser, c'était la vie; ton oubli fait mourir. — Raymond n'osait pas pleurer. Amélie s'assoupit enfin; et le triste veilleur laissa couler ses larmes silencieuses.

Chaque nuit, depuis celle-là, il pénétra ainsi près de la mourante. Elle lui disait quelques mots à l'heure du délire, et lui s'enfuyait au matin plus blême qu'un meurtrier. De telles douleurs eussent brisé les plus forts: Raymond n'y aurait pu longtemps suffire.

Le vent d'automne roulait les feuilles desséchées; la nuit était pleine d'une désolation profonde: tout avait son sanglot. La lune avait noyé sa pâle lumière dans les gouffres des nues; Raymond monta avec effort jusqu'à la fenêtre; Amélie était déjà debout. Elle alla à lui, et elle lui dit en regardant profondément dans ses yeux: — Si on s'aime dans la mort, — m'aimeras-tu? — Oh! — soupira Raymond. — Alors elle se laissa aller sur le lit, ses paupières se fermèrent, et un calme étrange se répandit sur ses traits. Raymond la contempla plusieurs heures. Tout à coup elle rouvrit les yeux; ses yeux n'avaient plus ni flamme ni délire; son regard était languissant et doux. Mais lorsqu'elle aperçut Raymond, elle se leva avec effroi, en s'écriant: — Vous ici! Raymond vous! mais où suis-je donc? — et elle passa lentement la main sur son front. Le délire avait bien

gardé, même pour elle, le secret de leurs entrevues ; elle ne s'en était jamais doutée ; elle ne se rappelait rien.

— Je sais tout, Amélie, lui dit douloureusement Raymond ; je sais tout. La vie a d'horribles fatalités. Pardonnez-moi ! ah ! j'ai tant besoin de votre pardon !

— Vous savez tout, dit-elle ; et elle cacha son visage dans ses mains. Mais elle releva bientôt la tête ; et montrant sa pâleur, comme en témoignage de ses paroles, elle ajouta : Heureusement que je meurs !

Raymond tomba à genoux et prit les deux mains glacées de la mourante.

— Adieu ! lui dit-elle, adieu ! je n'ai pas même à cette heure le droit de vous dire que je vous aime.

— Oh ! Raymond ! qui saura ce que j'ai souffert !

Le cri de sa douleur lui échappait enfin, mais elle songea à Dieu, et elle murmura tout bas :

— Vous m'avez pardonné, mon Dieu ! car vous seul avez vu mes larmes, et vous êtes plein de pitié !

Elle avait prié pour avoir le courage de mourir ; elle s'affaissa sur sa couche et elle ferma les yeux.

Raymond resta à genoux bien longtemps. Aux incertaines lueurs de l'aube, il descendit de la chambre et s'enfonça dans les bois. Dans la matinée, madame Armand entra la première chez

Amélie ; mais comme on ne la voyait pas redescendre, on monta, et on trouva la pauvre mère évanouie sur le lit mortuaire de son enfant.

Le temps est le grand consolateur : la loi du temps, c'est l'oubli.

Amélie dormait sous la pierre : ceux qui l'avaient aimée tournaient encore bien souvent vers son souvenir un regard humide et douloureux ; mais, chaque jour, un sentiment nouveau prenait un peu de la place qu'elle avait occupée dans leur vie. Grain par grain, le temps comble des abîmes. Raymond seul s'enivrait d'une pensée de désespoir, et laissait de plus en plus le passé dominer tout son avenir. Il avait fait de son atelier une retraite mystérieuse où nul ne pénétrait que lui. Il s'y enfermait de longues heures et il en sortait toujours plus sombre. Mais si le ravage de cette misère sillonnait ses traits amaigris, son âme restait toujours humble et douce ; et, comme la vie lui était à charge, il semblait demander pardon aux autres du fardeau qu'il leur imposait, à eux aussi pour quelques jours encore. Sa douleur était un remords, mais il y voyait aussi l'expiation, et c'est pour cela qu'il l'aimait.

Justinien avait repris auprès de Caroline l'œuvre d'ami qui console. Raymond les voyait souvent se promener avec une certaine intimité dans les bois ; sa raison lui avait dit assez qu'il ne pouvait plus être

quelque chose pour personne en ce monde. Alors il s'arrêtait, et il jetait sur ce couple, dont l'espoir inavoué ne pouvait être une réalité que par sa mort, un regard de paix, presque bienveillant. Il y avait quelque chose d'amèrement triste dans ce sentiment résigné, et pour ainsi dire paternel, d'un homme qui, si jeune encore, n'aspirait déjà plus, pour lui, comme pour les autres, qu'au jour où il pourrait se coucher pâle et glacé sous le marbre d'un tombeau. Un tel désespoir aurait pu avoir de toutes-puissantes séductions pour une âme plus élevée que celle de Caroline. Il y avait là un rôle de dévouement et d'abnégation que sa pauvre sœur lui eût envié, et peut-être en abordant les secrets recoins du cœur de Raymond par les sentiers mêmes qu'y avait frayés la douleur, serait-on arrivé à s'y conquérir une place toujours plus assurée. Je ne veux pas dire que Caroline n'eût pas eu le rêve de cette noble et généreuse tentative; mais, avec la légèreté de son caractère, elle n'aurait jamais trouvé le courage patient de son œuvre; son amour-propre, d'ailleurs, lui eût semblé se commettre en faisant effort pour déposer un souvenir. Elle se laissa donc aller à un détachement insensible; et, à mesure qu'elle s'éloignait de Raymond, elle s'avança vers Justinien. Jusqu'alors cependant elle n'avait en rien encouragé formellement ses espérances, et Justinien en était à solliciter depuis fort longtemps comme un aveu

le don d'une petite bague en cheveux que Caroline gardait depuis l'enfance.

Un jour qu'elle passait près de l'atelier de Raymond, elle vit la porte entr'ouverte, et elle eut la curiosité d'y regarder. Raymond, était debout, et paraissait plongé dans une rêverie profonde. Caroline approcha sans bruit, Raymond avait les yeux fixés sur une petite toile, deux larmes attardées tremblaient encore aux bords de sa paupière : Caroline reconnut le portrait de sa sœur.

Ce ne fut alors en elle ni de la jalousie, ni une grande douleur, ni de la colère; mais il y avait un peu de tout cela, et elle se sentit vivement blessée. Elle sortit sans bruit, elle s'enfonça en rêvant dans le jardin, elle y resta longtemps; si bien que le soir la surprit s'acheminant, sans y penser, vers l'endroit où elle rencontrait le plus souvent Justinien, et où ils s'étaient arrêtés bien des fois ensemble. Justinien ne tarda pas à paraître : il se montrait tendre et empressé; Caroline restait pensive et ne le repoussait pas. Il pria bien longtemps; il était amoureux, avec l'éloquence de la jeunesse; Caroline finit par lui abandonner cette bague qui entre eux, après de longs refus, avait toute la valeur d'une promesse. Justinien, ravi, prit la jeune femme par la taille et effleura son cou d'un baiser. En ce moment ils crurent entendre un léger bruit dans le feuillage.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! dit Caroline émue.

— Ce n'est rien, reprit Justinien, c'est le vent dans les saules.

— A demain, lui dit-elle ; et ils se séparèrent.

Le lendemain, ils se dirigeaient tous les deux de bonne heure vers l'allée qui conduisait à la salle d'arbres, leur retraite préférée. Quand ils y arrivèrent, Raymond en sortait. Les rayons d'un soleil épuisé, glissant entre les feuilles jaunies, dessinaient partout de pâles arabesques. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre ; ils s'étaient pris la main, et tous les deux rêvaient. Tout à coup leurs regards rencontrèrent à la fois ces mots écrits devant eux sur le sable : *Attendez quelques jours encore, quelques jours seulement...*

Deux mois après, Caroline était veuve.

Voilà pourquoi les paysagistes ont tort de prendre pied dans leurs paysages. Il faut admirer et passer son chemin.

Je redis cette histoire sur le récit d'un ami, le poète du *Poème des champs*, qui a été spectateur de tous les tableaux intimes que j'ai remis sous les yeux du lecteur.

DIALOGUE DES MORTES

SUR LES VIVANTES

La scène se passe sur le théâtre des nuées. — On entend la musique des chœurs d'*Esther*, que traverse çà et là l'écho d'*Orphée aux Enfers*. — Les femmes sont vêtues de robes d'azur étoilées.

MARGUERITE DE VALOIS.

J'ai dit... A votre tour mademoiselle de l'Enclos.

AGNÈS SOREL.

C'est un conte charmant !

NINON.

Divin ! Et maintenant, mesdames, puisque nous sommes entre nous, si nous disions un peu de mal de notre prochain.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Puisque nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, disons du mal de nous.